

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Une expérience marocaine

Monique Parizeau, *Les Figues de Barbarie*, Montréal, Quinze, 1990, 170 p.

Yves Dubé

Numéro 61, printemps 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38398ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dubé, Y. (1991). Compte rendu de [Une expérience marocaine / Monique Parizeau, *Les Figues de Barbarie*, Montréal, Quinze, 1990, 170 p.] *Lettres québécoises*, (61), 14–14.

Tous droits réservés © Les Éditions Valmont, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

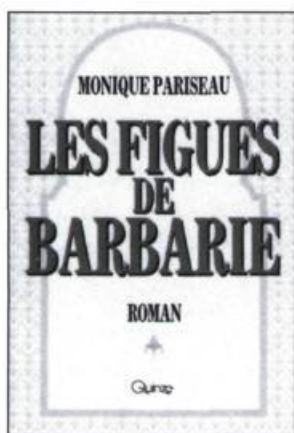
Une expérience marocaine

ROMAN
Yves Dubé

Un plat de fruits exotiques, séduisants, périssables, qui font tourner

l'œil, éveillent le désir et attisent des convoitises, tel apparaît ce petit

roman de Monique Parizeau.



Mais ces fruits, comme beaucoup de plantes enchantresses, piquent. L'angoisse est au rendez-vous du regard, au pourtour des sensations. Les minidrames quotidiens se nouent au gré des saveurs, des climats, des affinités électives et des susceptibilités personnelles plus ou moins corrompues par des atavismes nationaux qui deviennent, chez certains personnages, incorrigibles, pour ne pas dire *indécrottables*.

Marie (la narratrice-auteure) note: «Moi aussi, je suis borgne, tant de choses, ici, m'échappent.» Pourtant, toute son œuvre cherche à prouver le contraire. Ses trois niveaux d'intérêt, en s'entrechoquant, l'interpellent sans cesse et l'obligent à un effort d'observation et d'intériorisation auquel elle ne manque pas d'intéresser, à coup sûr, ses lecteurs. Qu'il s'agisse de son milieu intime (familial et amical), ou de son milieu social (groupe de coopérants de diverses provenances), ou du milieu national dans lequel elle s'est expatriée pour deux ans, *elle nous révèle le fruit de ces expériences avec un sens de l'exactitude qu'elle combine assez habilement avec un regard subjectif, tour à tour sérieux, amusé, et assez souvent inquiet.*

Tout à coup, vers le milieu du récit, cette remarque plutôt symbolique ou quelque peu mystérieuse: «Il faudrait prévenir les oiseaux des îles Canaries de ne jamais s'approcher des côtes marocaines.» Est-ce la révélation d'une souffrance souterraine, presque omniprésente, qui pousse Marie à faire cette affirmation? Ou n'est-ce que l'expression de la contrepartie aux joies de la découverte que comporte tout dépaysement? Fuyant l'épouvantable climat de notre pays, Monique Parizeau a vécu deux ans dans ce Maroc qu'elle évoque avec un à-propos aussi brutal que juste et dont elle se fait en même

temps la visiteuse et le guide. *En racontant avec précision ses relations avec les siens, les autres coopérants, les Marocains, elle livre les drames personnels qui se jouent, les apports de chacun des étrangers à une communauté différente et dévoile un peu de ce qu'elle a vu de l'âme musulmane.*

Elle ne dit rien de très nouveau en ce qui a trait au comportement humain en traitant de chacun de ses personnages. Elle ne désigne aucun héroïsme à admirer ni même aucune grande trahison à mépriser ou à détester. Elle devient particulièrement perspicace quand elle parle de la participation des Européens — spécialement des Français — à la vie communautaire. Leur sectarisme, leur esprit de supériorité et leur caractère insupportable et bête de colonisateurs sont décrits avec assez de justesse. Quant aux Marocains, assez fidèles à eux-mêmes, ils évoluent dans toute la complexité de leur culture. C'est ainsi que l'auteure constate que «le monde arabe n'admet pas les amours à visages découverts [*sic*]. Le secret, le mystère, les ruses font parties [*sic*] de nos relations amoureuses.»

Ce roman sensible et charmant n'aura certes pas la prétention de se hisser au niveau des chefs-d'œuvre, surtout si l'on songe aux grandes œuvres des écrivains classiques et contemporains consacrées à l'Afrique du Nord. Toutefois, je suis loin de dédaigner ce regard clair, lucide, cette sensibilité généreuse, ce réel goût littéraire dont fait preuve l'auteure.

Je me permets d'ajouter que si l'éditeur avait l'intention de «tuer» tout succès du roman, il a bien amorcé son coup, avec cette couverture insipide, insignifiante, ou «kétaine» et dépourvue de toute modernité. **Lq**



Monique Parizeau